

KAMPUCHÉA

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DU SEUIL,
COLLECTION « FICTION & CIE »

Pura vida
Vie & mort de William Walker
2004
et « Points », n° P2165

La Tentation des armes à feu
2006

Équatoria
2009

AUX ÉDITIONS DE MINUIT

Cordon-bleu
1987

Longue vue
1988

Le Feu d'artifice
1992

La Femme parfaite
1995

Ces deux-là
2000

AUX ÉDITIONS PUBLIE.NET

Vie & mort de sainte Tina l'Exilée
2011

Fiction & Cie



Patrick Deville
KAMPUCHÉA

Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION
«Fiction & Cie»
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

Citation en exergue extraite
de *La Voie royale* d'André Malraux
© Grasset, 1996

ISBN 978-2-02-105673-0

© Éditions du Seuil, septembre 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

Des cérébraux, reprit Perken. Et elles ont raison. Il n'y a qu'une seule « perversion sexuelle » comme disent les imbéciles : c'est le développement de l'imagination, l'inaptitude à l'assouissement. Là-bas, à Bangkok, j'ai connu un homme qui se faisait attacher, nu, par une femme, dans une chambre obscure, pendant une heure.

Malraux

chez l'aviateur

À l'écart du village, j'ai posé mes sacs dans le bungalow sur pilotis du Viking. Des singes à moitié domestiqués mangent sur l'herbe les fruits qu'il vient de leur lancer. Sur une table un exemplaire du *Bangkok Post* de la veille. Assis à son bureau, le Viking tousse devant un ordinateur. Il est vêtu d'un paréo à fleurs, le torse colossal nu et ridé, les muscles avachis brûlés de soleil, les cheveux longs et blanchis, quelque chose d'un hippie très vieux. Il a finalement accepté de dresser pour moi des listes de lieux, de noms, de téléphones. Une longue pipe en ivoire sur son reposoir. Il a le corps qu'aurait eu l'aventurier Perken si Malraux l'avait laissé vivre encore. L'avait laissé devenir roi des Sedangs, comme Mayrena.

Depuis la terrasse, on voit les colonnes noires de la pluie à l'horizon sur les montagnes birmanes. La passe des Trois-Pagodes, tout au bout de ces lignes de chemin de fer construites par les Japonais pour attaquer l'Inde des Anglais. Vieilles images d'un cadavre par traverse, dit l'aviateur. La jungle émeraude engloutit dans sa masse spongieuse des locomotives noires, des rafiots échoués, des baraquements fantômes dont les cloisons béantes claquent aux vents des typhons. Les coolies morts des fièvres dans les marais du

railway Siam-Cambodge. Dans le Kampuchéa démocratique des Khmers rouges, la déportation du Peuple nouveau. Les esclaves épuisés tombés le long de la ligne de Pursat. Et sur les grands murs d'Angkor où sont gravés les batailles, les éléphants pavoisés et les vaincus en convois, manquent les avions, les cuirassés, les rails, les locomotives noires.

À la sortie de la gare, j'étais descendu au bord de l'eau. Sur la rivière voletaient des papillons jaunes. S'abreuvaient des buffles. S'enflammaient des bougainvillées rouges. Vibraient des libellules. Si cette zone appartient à l'Indo-Chine, ce sont ici encore des histoires de l'Inde et de Kipling. À chaque kilomètre, on entendait martelés plus fort sous les boggies les vers dédiés à la reine. *Beneath whose awful hand we hold dominion over palm and pine...* Comme si Dieu leur avait confié les palmiers et les pins.

À Bangkok, les Chemises rouges lancent des autobus en flammes contre les blindés. Ils ont établi leur camp retranché autour du Victory Monument autrefois dressé contre l'ennemi français. La voiture du Premier ministre vient d'être mitraillée, l'état d'urgence décrété. Dans ce village aussi des insurgés, debout à l'arrière des pick-up balayés par la pluie, hurlent leurs slogans dans les mégaphones et brandissent des drapeaux, allument des fumigènes. Le vieil aviateur hausse les épaules. Il ne croit pas une seconde à leur victoire. Nous nous installons le soir dans des fauteuils en bambou devant une carafe d'alcool de riz. Bien qu'il m'ait offert l'hospitalité, mais comme à regret, en toussant et maugréant, il me reproche de n'être pas venu plus tôt. Maintenant c'est trop tard.

Il aurait préféré me rencontrer quand il pilotait à l'aveuglette les avions à hélices. Il emplît les verres et se racle la gorge. Les singes se querellent dans la nuit. Il s'est un peu

adouci de soir en soir, lorsqu'il a constaté qu'elles m'intéressent, les vieilles légendes de l'aviation. La navigation à vue dans la pluie de la mousson même quand on ne distinguait rien à deux mètres et sans balise de radioguidage. Les yeux fixés sur l'aiguille du cap et celle de la vitesse et la montre au poignet, pour estimer le moment où il allait falloir plonger au jugé et crever le plafond bas des nuages, apercevoir la tête hirsute des palmiers à sucre et le damier des rizières, chercher les repères convenus, un pont, un lac, s'incliner sur l'aile jusqu'à trouver la piste et s'aligner. Les plus vieux qu'il a connus étaient des briscards de l'Afrique mais aussi des démobilisés du corps expéditionnaire, restés sur place avec leurs congais et leurs marmots, inaptes au retour en Europe.

Jusqu'à la victoire des Khmers rouges en 1975, une vingtaine de compagnies dotées d'un ou deux zincs se partageaient le ciel du Cambodge. Elles appartenaient en sous-main à des généraux de Lon Nol qui se réjouissaient que la guérilla coupe les routes. Ils détournaient le kérosène des Américains pour approvisionner la capitale assiégée en durions comme en cochons, et les aviateurs avaient créé la confrérie des *Pigs Pilots*. Le Viking se posait à Vientiane où on lui confiait un Beechcraft-18 pour gagner une piste au nord du Laos vers le Triangle d'or. Il y chargeait pour des Chinois une cargaison qu'il allait dans la journée larguer en mer au large de Hong Kong. Vientiane c'était l'or, l'opium, le renseignement. D'un côté le Pathet Lao marxiste-léniniste et de l'autre Vang Pao et les bérets verts. Les puissances perdues dans le jeu de poker. Puis les Américains avaient livré les premiers DC3, dit-il en haussant les épaules. Toutes les pistes avaient été classées en dakotables et non-dakotables. Il s'interrompt, le temps d'une quinte de toux, emplit son verre.

Le groupe électrogène est coupé. Nous parlons dans l'obscurité, nos visages de temps à autre éclairés par la flamme d'un briquet ou le rougeoiement des cigarettes. Le Laos était traversé par la piste Hô-Chi-Minh invisible et les B-52 venaient pilonner au hasard. Les Livreurs de cochons qui décollaient de Wat Taï fumaient dans le cockpit des gros joints de marijuana pour se décontracter. Chacune de ses bombes, dit l'aviateur, chacun de ses nuages de défoliant, d'agent orange balancé sur les villages amenaient des troupes fraîches aux guérillas du Pathet Lao et des Khmers rouges. Va voir les cratères, dit-il. Dans la plaine des Jarres. On dirait la Lune. Grands entonnoirs jamais rebouchés, plus de végétation, plus rien, la moitié des bombes encore dans la boue et prêtes à péter. Va voir les cratères. Il finit son verre, se lève d'un coup, puis disparaît sous sa moustiquaire, où il continue à tousser.

Je consigne à la lampe torche le nom des avions, me ressers un verre, reprends la lecture de l'exemplaire du *Bangkok Post* du 4 avril 2009, *The Newspaper you can trust*, qui traîne sur la table depuis plusieurs jours. Je survole l'actualité aux commandes de mon bimoteur, une cigarette aux lèvres et les pieds nus sur les palonniers, la bouteille entre les cuisses. La planète défile sous la carlingue et j'essaie de surprendre les progrès de la raison dans l'Histoire et sous mon train d'atterrissage. Les armées de la Thaïlande et du Cambodge viennent d'échanger des tirs près du temple de Preah Vihéar, lesquels tirs ont provoqué la mort de plusieurs soldats de part et d'autre. Sur cette frontière dont le tracé est contesté depuis la guerre franco-siamoise des années quarante.

Sous le titre *Khmer Rouge leader seeks freedom to go gardening*, Khieu Samphân, ancien chef d'État du Kampuchéa démocratique, bientôt octogénaire, représenté par son avocat

français Jacques Vergès, demande sa remise en liberté pour se consacrer au jardinage. L'ombre de mes ailes glisse sur l'océan Pacifique. À Ciudad Juárez, dans le nord du Mexique, le chef de cartel Vicente Leyva se fait serrer pendant son jogging. À Lima, le procès de l'ancien président Fujimori suit son cours. L'ombre de mes ailes glisse sur l'océan Atlantique. À Arusha, le procès des Rwandais suit son cours. À La Haye, le procès des généraux croates Gotovina et Markac suit son cours. Survol terminé, je rentre à la base.

On pourrait cesser de lire les journaux.

on ne choisit pas son affectation

Cette phrase avait été prononcée au lever du jour, non loin d'une gare routière, dans une gargote, par l'un des marins assis derrière des bières, marins anglais ou australiens en escale. Si elle fustigeait les usages de la marine, elle prenait isolée un sens universel. Ni le siècle ni le lieu. Des marins sont jetés au hasard sur les océans vers les boucheries maritimes. Les hauts geysers sur l'horizon des coups manqués et l'explosion de ceux qui trouent les tôles. Les volutes noires des machines explosées dans le ciel bleu. C'est 1941. La Thaïlande attaque l'Indochine. Le Laos et le Cambodge sont envahis. Avisos et croiseurs quittent Saïgon, forment convoi au large de Poulou Condor, mettent le cap sur Bangkok, traversent le golfe en silence radio, surprennent les navires sur rade à Koh Chang. La flotte thaïlandaise est envoyée par le fond.

L'aviation siamoise bombarde en représailles les villes de Vientiane et de Battambang et l'aérodrome français d'Angkor, détruit au sol les quelques chars Renault FT-17, les quelques coucous Morane-Saulnier. On fait ériger en l'honneur de la victoire sur l'ennemi français un obélisque de facture mussolinienne autour duquel campent aujourd'hui les Chemises rouges. Et de Koh Chang, de cette seule victoire de la flotte française au cours des deux guerres mondiales, qui fut une

victoire de Vichy, même si les marins, à Toulon ou Saïgon, n'avaient pas choisi leur affectation, demeurent une plaque discrète dans le port de Brest et un mémorial sur l'île de Koh Chang.

Certains des avions réchappés de cette vieille guerre, rafistolés, seront pilotés par des aviateurs comme le Viking, jusqu'à la guerre plus moderne des Américains.

Dans l'autocar qui s'éloigne de la frontière birmane, une radio en anglais mentionne que Thaksin Shinawatra, le chef invisible des Chemises rouges, détient un passeport diplomatique du Nicaragua, que ce cinglé de Daniel Ortega lui a offert, ou vendu très cher. Les Chemises jaunes menacent les pays susceptibles d'abriter le riche fuyard. On le dit parfois en Amérique latine ou en Afrique, au Moyen-Orient ou au Cambodge.

Thaksin n'est plus qu'un escroc en fuite après avoir été roi de la téléphonie mobile, propriétaire d'un club de football en Angleterre et d'une chaîne de télévision. Il veut s'emparer du pouvoir avant Songkran. Ensuite ses partisans lèveront le camp du Victory Monument pour aller fêter l'avènement du Bœuf, se jeter de l'eau au visage et en asperger les statues du Bouddha. Il veut au plus vite descendre du ciel, Thaksin, poser son jet au milieu de la liesse populaire et de ses troupes victorieuses. Récupérer son magot confisqué.

L'autocar progresse à vitesse réduite le long de l'ancienne voie ferrée dont les Anglais victorieux avaient arraché les rails de chaque côté de la frontière. On avait dressé des potences, pendu quelques dizaines d'officiers japonais qui n'avaient pas choisi leur affectation. La piste traverse des collines de terre pierreuse, des bambouseraies, lent défilé des bonzes orange. Le ciel noircit. Nous n'avons traversé que deux ou

KAMPUCHÉA

trois villages et dépassé des mines à ciel ouvert avant d'être arrêtés par un barrage des insurgés. L'orage s'écroule sur le hangar en tôle. Nous sommes une dizaine de naufragés assis sur des bancs, quelque part sur cette planète comme une grenade dégoupillée dans la main d'un dieu idiot et distrait.

un projet de révolution à Bangkok

La ville est calme. Des nuages de plomb roulent au ciel déjà rayé de safran. Les Chemises rouges, fatigués d'avoir attendu l'assaut, dorment dans leur camp retranché.

Des chiens errants. Des réchauds équipés de bonbonnes de gaz. Des échafauds où pendront les viandes dans la fumée des fritures et le boucan des radios révolutionnaires. C'est l'aube sur la Chao Phraya et les passagers des bacs fument sous la pluie, accoudés au bastingage. Lord Jim travaille un temps ici chez Yucker Brothers. Affréteurs et négociants en bois de teck. Il y eut déjà sur ce fleuve des batailles, le roulement de la canonnade et l'odeur de la poudre. Les bacs croisent des convois de barges attelées de remorqueurs. Des vendeurs partent installer leurs étals devant les temples du Bouddha couché ou du Bouddha debout. Toutes ces tonnes d'or pur de l'obscurantisme que nous fondrons, camarades, dès la prise du pouvoir. Pour faire de tous les édentés du monde des chrysostomes. Qu'ils puissent serrer le couteau entre les dents.

J'achète à l'aéroport l'hebdomadaire *Cambodge Soir*. J'attends un vol pour Phnom Penh où le premier procès des Khmers rouges, celui de Douch, est maintenant ouvert. Où

les survivants peuvent croiser le regard du mal derrière une vitre blindée. Dès la première audience, après que le procureur lui a demandé s'il souhaitait faire une déclaration liminaire, cet homme accusé d'avoir envoyé à la mort quelque douze mille personnes s'est levé, frêle silhouette derrière la barre de bois verni, les cheveux gris, le front haut, les oreilles décollées, les yeux petits et brillants au creux d'orbites profondes. Cet homme maigrelet, qui estime avoir assumé la lourde tâche de faire torturer puis assassiner plus de douze mille de ses compatriotes, s'est éclairci la voix, a bu un peu d'eau, puis, au désarroi des responsables de l'interprétation simultanée vers le khmer et l'anglais, lesquels n'avaient pas anticipé la traduction de vers alexandrins, a récité la fin de *La Mort du loup* d'Alfred de Vigny :

Gémir, pleurer, prier est également lâche
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler
Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler.

un loup mathématique

L'enfant est trop doué et d'extraction trop modeste. Celui qui deviendra Douch, le frêle bourreau, naît en 1942, quelques mois après la bataille navale de Koh Chang. Au beau milieu de l'offensive japonaise et de la guerre du Pacifique. C'est un fils de paysans pauvres. La famille cultive un lopin, fait sécher son poisson, prépare son prahoc dans un village de la rive du grand lac Tonlé Sap, pas très loin des ruines d'Angkor, et des vieux zincs français détruits au sol un an plus tôt.

Les vichystes viennent d'installer sur le trône du Cambodge le jeune roi Norodom Sihanouk.

Douch s'est appelé Kaing Guek Eav. Il utilisera d'autres identités. C'est un enfant un peu chétif, les dents de travers, un sourire timide qu'il conserve sur les photographies prises avant la victoire, alors qu'il dirige dans la jungle le camp de prisonniers M-13. Il a onze ans lorsque le Cambodge accède à l'indépendance. Après l'école communale de Siem Reap, situation exceptionnelle pour un fils de paysans, on envoie le gamin brillant au lycée Sisowath à Phnom Penh. Il y découvre les mathématiques et la poésie romantique. Les mains dans le dos, il récite Alfred de Vigny.

Professeur à Kompong Thom, il est à ce point respecté de ses élèves et de sa hiérarchie qu'on l'affecte à l'Institut pédagogique, dont le directeur, Son Sen, gagne bientôt le maquis. Et ce qui jusqu'à présent ressemblait à un discours de remise des palmes académiques d'un coup bifurque.

De ses discussions avec Son Sen, de sa vie dans la capitale au milieu des injustices, le jeune mathématicien conclut à la nécessité de l'engagement, le voilà militant clandestin. C'est l'arrestation, brutale, la prison. Le général Lon Nol promulgue une amnistie après son coup d'État pro-américain. Douch gagne le maquis des Cardamomes. Douze mille personnes disparaissent dans le centre d'interrogatoire de Tuol Sleng à Phnom Penh, le Bureau S-21, qu'il dirige pendant les années du pouvoir khmer rouge. Après l'invasion du pays par les Vietnamiens, le bourreau disparaît.

Vingt ans plus tard et par hasard, un mois après la prise d'Anlong Ven et la reddition des derniers combattants khmers rouges, Douch est reconnu, en avril 1999, par un journaliste irlandais physionomiste. Sous un autre nom, il officie dans un groupe de pasteurs prédicateurs, auxiliaires humanitaires à la frontière thaïlandaise. Interrogé, incarcéré, il accorde un entretien à la *Far Eastern Economic Review*. Il affirme s'être converti au christianisme, avoir travaillé sous diverses identités pour plusieurs organisations internationales, dont l'American Refugee Committee. «Je suis désolé. Ceux qui sont morts étaient des gens bien. Maintenant Dieu décidera de mon sort.»

Longtemps après la chute des derniers bastions, les vicissitudes de l'enquête, la mort de Pol Pot, Frère n° 1, le tribunal entame ses travaux. C'est un grand bâtiment neuf et isolé posé au milieu d'une zone militaire, à plusieurs

